M. Héquette, jardinier chez M. Durier-Lhermite, à Seclin.

M. Braspenning, jardinier chez M. Humbert, à Lille.

—

Il est question de la création à Tourcoing d'une *Société Philharmonique*. Une demande d'autorisation est soumise en ce moment à l'approbation préfectorale.

—

Un jeune élève de l'école de médecine de Lille, M. Henri Leloir, vient de passer devant la Faculté des sciences un brillant examen, pour obtenir le grade de licencié ès-sciences naturelles. Ce succès est d'autant plus remarquable que M. Leloir est à peine âgé de dix-neuf ans.

—

Un ouvrier a été grièvement brûlé hier dans un établissement de notre ville; le malheureux est tombé dans une cuve remplie d'eau bouillante. Il a été transporté à l'hôpital. Son état est relativement satisfaisant et il pourra reprendre son travail dans quatre ou cinq semaines.

—

On nous mande de Tourcoing :

« Un ouvrier couvreur est tombé du toit qu'il réparait et s'est fracassé le crâne. »

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE.

AVIS. — L'Inspecteur général des haras du 1er arrondissement a l'honneur de prévenir MM. les propriétaires et éleveurs qu'il visitera les étalons qui lui seront présentés en vue d'être primés ou autorisés pour l'année 1876.

Le 8 novembre, à Dunkerque, sur la place, à *9 heures et demie*.

Le 9 novembre, à Lille, à l'Esplanade, près du manège civil, à *10 heures*.

Le 10 novembre, à Valenciennes, place de l'Hôtel-de-Ville, à *9 heures*.

Le 10 novembre, à Douai, gare du chemin de fer, *2 heures*.

Le 11 novembre, à Cambrai, place de l'Hôtel-de-Ville, *9 heures et demie*.

Le 11 novembre, au Cateau, sur la place, à *2 heures*.

Le 12 novembre, à Avesnes, Hôtel de la Cioche, à *8 heures et demie*.

Le 12 novembre, à Maubeuge, Gare du chemin de fer, à *midi et demie*.

CONVOIS FUNÈBRES ET OBITS

Les amis et connaissances de la famille CARRE-DELESCLUSE, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part du décès de Dame CATHERINE DELESCLUSE, décédée à Roubaix, le 29 octobre 1875, à l'âge de 66 ans et 11 mois, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de vouloir bien assister à la **messe de convoi** qui sera célébrée le mardi 26 octobre 1875, à 9 heures 1/2, et aux **convoi et service solennels** qui auront lieu le mercredi 27, à 10 heures, en l'église Notre-Dame. — Les **vigiles** seront chantées le même jour, à 4 heures 1/2. — L'assemblée à la maison mortuaire, rue du Grand-Chemin, 86.

Un **obit solennel du mois** sera célébré en l'église paroissiale de Sainte-Elisabeth, le mardi 26 octobre 1875, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur JEAN-BAPTISTE DUPUREUR, époux de Dame PAULINE-MARIE MILLE, décédé à Roubaix, le 28 septembre 1875, à l'âge de 38 ans et 2 mois. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un **obit solennel anniversaire** sera célébré en l'église paroissiale de Sainte-Elisabeth, le mercredi 27 octobre 1875, à neuf heures et demie, pour le repos des âmes de dame HORTENSE BETTREMIEUX, décédée à Roubaix, le 14 juillet 1871, à l'âge de 34 ans et 2 mois, et de Mademoiselle MARIE BETTREMIEUX, décédée à Roubaix, le 6 octobre 1866, à l'âge de vingt-deux ans et six mois. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

LETTRES MORTUAIRES ET DEUIL. — *Imprimerie Alfred Reboux.* — Avis gratuit dans les deux éditions du *Journal de Roubaix*.

COURS PUBLICS DE CHIMIE. — *Lundi 25 octobre à huit heures du soir.* — Du chlore et de l'acide chlorhydrique, leurs propriétés, leurs procédés de préparation, leurs importantes applications.

— Détrompez-vous, Gaspardo del Roca m'a tout dit... Rosalès avait jadis demandé Mercédès en mariage ; il poursuivait en vous un rival heureux.

— Dieu lui fasse miséricorde comme je lui pardonne !

— Vous maintenez votre demande?

— J'insiste doublement pour qu'elle soit exaucée.

— C'est trop de vertu ! s'écria le Roi.

— Que Votre Majesté veuille bien comprendre que c'est l'observation stricte de la loi.

— Soit, dit Philippe IV, Rosalès sera libre !

— Je remercie humblement Votre Majesté.

— Est-ce tout ?

— Miguel s'est dévoué pour moi comme un fils, veuillez reporter sur lui une part de votre royale bienveillance, et lui confier des travaux qui lui permettent de montrer ce qu'il peut.

(*A suivre*).

Journal de la jeunesse. — Sommaire de la 147e livraison (25 septembre 1875). — TEXTE : La toute petite, par J. Girardin. — Le capitaine Webb et les nageurs célèbres, par Ed. Leroux. — Les pays slaves de la Turquie, par Louis Rousselet. — Les aventures du capitaine Macon, par L. Cahun. — Châteaubriand, par E. du Coudray.

Bureaux à la librairie HACHETTE, boulevard Saint-Germain, n° 79, à Paris.

PRIX DU PAIN

POUR SERVIR DE RÈGLE AUX BOULANGERS

—	MONNAIE DÉCIMALE — C.	DM.
Pain de ménage.		
Composé de deux tiers de blé blanzé et un tiers de blé roux ou macaux.		
Le pain d'un kilogramme et demi est taxé, par kilogramme, à. . . .	30	00
Pain de deuxième qualité		
Le pain d'un kilogramme et demi est taxé, par kilogramme, à. . . .	33	00
Pain blanc.		
Composé comme le précédent avec extraction de 25 pour 100 de son, remplacé par la mêmequantité de fleur.		
Le pain d'un kilogramme et demi est taxé, par kilogramme, à	36	00
Pain de fleur dit pain français		
Composé de fleur de première qualité.		
Le pain de 125 grammes est taxé à.	4	875
Les deux pains, à.	9	75
Les quatre pains, à.	19	50
Les huit pains, à.	39	00

Fait à l'hôtel de la Mairie de Roubaix le 25 Octobre 1875.

Le Maire de Roubaix, C. DESCAT.

Prix de revient des Viandes

DROITS D'OCTROI COMPRIS.

		1re QUAL.	2e QUAL.	3e QUAL.
Bœuf	le k°	1.69	1.41	1.12
Vache	»	1.65	1.27	0.94
Taureau	»	0.00	0.00	0.00
Veau	»	1.81	1.42	1.27
Mouton	»	1.85	1.75	1.55
Porc	»	1.60	1.55	1.50

Roubaix, le 22 Octobre 1875.

Le Maire de Roubaix.

C. DESCAT.

Faits divers

— M. le ministre du commerce est revenu à Paris, de retour de Cognac où il est allé constater le résultat de tentatives faites pour la destruction du phylloxera.

— On écrit d'Avignon : Le 20, entre 10 et 11 heures du matin, au milieu d'une pluie torrentielle, le tonnerre est tombé deux fois près des murs de cette ville, d'abord dans un lavoir public, puis sur le chemin de fer. La foudre a traversé la gare des voyageurs et a mis le feu aux becs de gaz des bureaux de la grande vitesse.

Dans son passage à travers la gare, elle a renversé l'une sur l'autre deux dames qui causaient dans la salle d'attente. Celle qui se trouvait dessous a cru que son interlocutrice lui avait tendu un piége et l'avait jetée par terre dans un sentiment d'animosité contre elle. Il s'en est suivi entre ces deux personnes une rixe qui a duré quelques instants.

— On annonce que M. Bergès et trois de ses amis viennent d'être condamnés à cinq ans de prison comme complices de la dernière évasion qui a eu lieu à la Nouvelle-Calédonie.

— Une dépêche de Brest nous apprend que les débats de l'affaire des matelots de la barque *H. L.* qui ont assassiné leur capitaine, commenceront le 8 novembre.

— Hier a été ouvert, au palais de l'Industrie, un concours de pomologie. La plupart de nos grands pépiniéristes et horticulteurs, ont envoyé les plus beaux spécimens des produits de leurs vergers et de leurs cultures. On remarque des ognons monstrueux de Grasse, une collection de cucurbitacés, des grappes de raisin pesant plus de 3 livres chacune, et surtout des séries admirablement complètes de toutes les variétés de raisins, poires, pommes, nèfles, coings, marrons, etc.

— Une lettre, publiée par le *Daily News*, mentionne un village du comté d'Essex, nommé Rochford, où les usages de la féodalité se conservent encore dans une étrange cérémonie qui a lieu entre minuit et le lever du soleil. Dans la matinée du mercredi qui suit la Saint-Michel, un certain nombre de personnes, arrivant par divers chemins avec des torches éteintes et imitant le cri du coq, se réunissent en un certain lieu où elles tiennent, par des chuchottements « de l'autre monde » une cour que l'on appelle de temps immémorial la *cour sans loi*. Les détails de la cérémonie rapportés de *visu* par le correspondant du *Daily-News* se rapportent évidemment à des faits très-anciens, mais dont on n'a pu encore retrouver l'origine.

— M. Philippe Gille, le Masque de fer du *Figaro*, a été victime hier d'un odieux guet-apens. Comme il sortait à 3 heures de chez lui, rue Duperré, quelqu'un qui marchait derrière lui lui dit : Vous êtes M. Philippe Gille du *Figaro*. M. Gille se découvrit et, au même instant, il reçut un coup du canne qui lui fit sur le crâne une blessure triangulaire, et un second coup sur la joue gauche lui fracassait l'os maxillaire. M. Gille rentra chez lui baigné de sang pendant que son agresseur s'enfuyait du côté de l'avenue Frochot. Arrivé là, il aperçut Mlle Massé, belle-sœur de M. Gille, qui se trouvait dans son jardin. Il lui jeta sa carte avec ces mots : « Je viens d'assassiner votre beau-frère. » La carte était au nom de M. Gaston Melingue. On ignore le motif de cette agression. L'état de M. Gille, sans être inquiétant, est assez grave pour l'obliger à garder le lit pendant plusieurs jours.

APPARITION SUR LE BOULEVARD DE LA PREMIÈRE LOCOMOTIVE SANS FOYER. — Nous avons vu, ce matin, avenue Bosquet, près de l'Ecole militaire, une locomotive sans foyer, chargée sur un camion attelé de deux chevaux, et se dirigeant boulevard Montparnasse.

La machine de cette locomotive, destinée aux essais de traction à vapeur sur la ligne de Saint-Germain-des-Près à Châtillon, est contenue dans une sorte de voiture de forme carrée, peinte élégamment et haute de trois mètres environ. Toute la machine proprement dite est dissimulée par les parois de la voiture. On ne peut en apercevoir que la partie supérieure et la cheminée, pour laquelle on a pratiqué une ouverture au milieu de la toiture. La cheminée est abritée par un couvercle en tôle, et dépasse la toiture de dix centimètres tout au plus.

Les roues de la locomotive sont pleines et parfaitement visibles.

— LA FEMME SALÉE. — On se souvient de cette mystérieuse affaire de cadavre trouvé dans une malle, qui a occupé les journaux pendant plusieurs jours et mis la police italienne sur les dents.

M. le questeur Forni aurait fait savoir au commandeur Mordini, préfet de Naples, qu'il avait découvert et arrêté l'individu dans la maison duquel a été assassinée la fille Gazzarro. Après l'avoir éventrée, salée et mise dans une malle, l'assassin l'expédia à Rome en se servant pour le transporter à la gare d'un portefaix qu'il prit ensuite à son service, afin de ne pas être découvert.

Le coupable, un portefaix également, effrayé par les preuves que le questeur lui a montré avoir entre les mains, a fini par tout avouer.

— Un incendie considérable a éclaté à Paris dans la nuit de samedi à dimanche, rue Lafayette, 206, au coin du faubourg Saint-Martin, dans les ateliers de M. Ziégler, et a pris, en quelques minutes, une grande extension, grâce aux matières inflammables au milieu desquelles le feu feu semblait avoir pris et qui étaient amoncelées à quatre au cinq mètres d'une machine placée dans un atelier de modeleurs. M. Ziégler est entrepreneur d'étamage au cylindre, mais pour utiliser la vapeur inoccupée, il loue des forces motrices à de nombreux industriels et ouvrir du quartier, la maison est un véritable capharnaüm de métiers de toute sorte, et le sinistre de cette nuit, en détruisant ces divers outillages, condamne au chômage et ruine une centaine d'ouvriers.

C'est M. Ziégler qui, le premier aperçut l'incendie et donna l'alarme ; on courut prévenir les postes de pompiers du faubourg Saint-Martin et autres postes avoisinants. On télégraphia en même temps au poste central. Bientôt, M. le colonel Saint-Martin et le commandant Saint-Clair arrivaient avec une pompe à vapeur sur le lieu du sinistre et prenaient la direction des secours.

A cinq heures du matin seulement, l'incendie était comprimé et tout danger avait disparu, mais des ateliers, des machines et de la maison si pleine de mouvement, il ne reste plus que des débris. Les dégats sont évalués par les uns à 100,000 francs, et, par d'autres, qui y comprennent l'outillage, a perdu plus de 200,000 francs. Un détail particulier : M. Schaw, directeur des pompiers de Londres qui se trouve à Paris pour étudier l'organisation de nos pompiers, accompagnait MM. Saint-Martin et Saint-Clair.

LA CONFRÉRIE DES CORDONNIERS. — Les compagnons cordonniers et bottiers ont célébré hier la fête de leur légendaire patron : St-Crépin. Autrefois cette confrérie était l'une des plus nombreuses et des plus zélées. Si les cordonniers de tout genre font aujourd'hui pour une centaine de millions d'ouvrages à Paris, ils ne dépassent pas la proportion de ce que la production de leurs devanciers valait parmi les objets fabriqués du vieil atelier parisien. L'industrie ne connaissait pas alors les usines établies en province près des lieux où la matière première se prépare, et les cordonniers de l'ancien Paris travaillaient sans crainte d'aucun chômage. La confrérie de Notre-Dame, supprimée en 1789, a eu pourtant, sous la Restauration, un moment de résurrection. On sait que St-Crépin et St-Crépinien étaient deux frères appartenant à une famille distinguée de Rome qui vinrent dans les Gaules au troisième siècle pour y prêcher l'Evangile et qui exercèrent le métier de cordonnier pour subsister sans rien coûter à personne. Ils convertirent beaucoup de gens à Soissons et y gagnèrent le martyre. Mais la tentative de 1816 n'eut pas la puissance de ranimer les souvenirs disparus. Le plus intéressant de ces souvenirs c'est celui de l'association presque monastique fondée en 1635 par le baron de Renty, aidé du cordonnier luxembourgeois Henri Michel Buch, surnommé le bon Henri. Un docteur de Sorbonne, M Coquerel, qui était aussi, croyons-nous, curé de St-Paul, composa les statuts des frères cordonniers. Ils vivaient en commun, pour prier et travailler, et gardaient le célibat. Notre Abraham du Pradel nous en parle. Ils logeaient de son temps rue St-Denis, au Bon Pasteur, près de Ste-Opportune, et, au siècle dernier, Hurtant et Magny nous disent qu'ils avaient la réputation de très-bien chausser et de donner de bonne marchandise. Tout ce qui, sur leur gain, ne leur était pas nécessaire pour vivre, était consacré aux aumônes. Aussi les cordonniers qui vivaient dans le monde n'osaient-ils pas se récrier contre la concurrence.

L'ANE SAVANT. — C'est un monde bien curieux, dit le *Paris-Journal*, que celui de tous ces acrobates, ces hercules, ces diseurs de bonne aventure qu'on voit camper dans leurs grandes voitures sur les boulevards extérieurs.

Aussi est-ce le devoir d'un bon reporter d'aller de temps en temps se mêler à la foule qui écoute les boniments enroués de tous ces malheureux banquistes. Hier, le hasard nous avait amené boulevard de Clichy, près la place Moncey. Devant une petite voiture, un vieux saltimbanque faisait *travailler* un âne, un joli petit âne gris, à la mine éveillée, qui semblait à peine pouvoir se mouvoir sous tous les oripeaux dont on l'avait affublé.

La pauvre bête était recouverte d'une espèce de chape de velours, brodée d'or; elle portait des boucles d'oreilles, des bracelets aux jambes et jusqu'à des bottes.

Le saltimbanque, lui, était un vieillard grand, maigre, efflanqué; son visage avait cette expression résignée que donne toute une vie de privations et de souffrances.

Ce pauvre vieux avait en outre un accent alsacien très-prononcé. Je m'arrêtai pour regarder ce curieux tableau, et j'assistai à toute la représentation.

— *Mimi*, mon petit ami, disait le saltimbanque à son âne, supposons que je sois un vieux foleur et que tu sois un chantarme.

Et aussitôt voilà l'âne qui se mettait à poursuivre son maître jusqu'à ce qu'il l'ait attrapé.

— Mimi, vous allez téputer à l'Opéra, disait le vieillard. Et aussitôt l'âne faisait des grâces, des courbettes, et se mettait à braire, aux applaudissements de la galerie.

Enfin la pauvre petite bête terminait la séance en dansant, pendant que son maître, avec ses pieds et ses mains, faisait marcher un bizarre assemblage de castagnettes, de triangle, de grelots, de cimbales et de tambour, qui figuraient l'orchestre.

Quand le vieillard eut fait la quête, je lui demandais quelques renseignements sur son âne; le pauvre Alsacien, qui est assez causeur, se mit aussitôt à me conter son histoire.

Il s'appelle Walch, c'est un ancien soldat. Un jour, à Toulouse, le pauvre bonhomme, qui était alors colporteur, fut obligé de s'arreter. Sa femme était tombée malade. Le jour même où il venait de l'enterrer, il rencontra une espèce de saltimbanque arabe qui lui vendit pour quatre francs un petit âne, maigre et pelé.

N'ayant plus personne à aimer sur la terre, le colporteur s'attacha à son âne, qui bientôt reprit de l'embonpoint. Comme l'animal semblait fort intelligent, il se mit à lui apprendre une foule de tours, et commença à le montrer au public.

A partir de ce moment, il eut pour son âne un dévouement fanatique; un jour, en Franche-Comté, le feu ayant pris à l'écurie de l'auberge où il couchait, il se précipita au milieu des flammes pour sauver son âne.

Mimi ne traînait jamais la voiture, le vieux soldat s'attelait au brancard et attachait son ami derrière le véhicule. C'est ainsi que tous deux ont parcouru presque toute la France et la Belgique.

Quand il arriva à Paris, Walch avait mangé en route toutes ses économies, et fut obligé d'aller mendier à la porte des casernes des restes de soupe qu'il partagea avec Mimi.

Depuis, des jours plus prospères sont venus et on peut voir le père Walch, en compagnie de son âne, aller chaque soir dîner chez un mastroquet du quartier au coin de la rue Gatteu; Mimi partage le repas de son maître, et boit un litre à son dîner !

Vous voyez qu'un reporter trouve toujours quelque chose à raconter à ses lecteurs en flânant sur ces lieux éloignés, régions que les boulevardiers n'ont pas encore découvertes.

VARIÉTÉS

VOYAGE AU PAYS DES MILLIARDS

PREMIÈRE PARTIE

L'ALLEMAGNE DU SUD ET L'ALLEMAGNE CENTRALE

(*Suite*). — *Voir le Journal de Roubaix d'hier*

V.

Les fêtes de Stuttgard. — Un palais des *Mille et une nuits*. — Le bal de la Wilhelma. — La Revue.

Depuis deux jours, les journaux ne parlent que des fêtes de Stuttgard. En lisant leurs récits, vous vous imaginez sans doute que nous sommes ici dans une ville en galant appareil, aux rues décorées d'arcs de triomphe, aux fenêtres ornées de guirlandes, aux toits hérissés de drapeaux. Illusion, mon cher ami ! Nous vivons dans la capitale la plus calme, la plus tranquille, la moins pavoisée du continent. On ne cause cependant, dans les salons, dans les cafés et aux tables d'hôte, que du mariage de la grande-duchesse Véra avec le prince Eugène de Wurtemberg. L'indifférence n'est qu'apparenté. Ce qui explique l'absence de festons et d'astragales, c'est le caractère intime de ces fêtes de famille. Le public n'est pas censé y prendre part. D'ailleurs, tout se passe simplement et économiquement dans cette petite cour, qui se souvient des conseils du feu roi Guillaume : « Faisons d'abord ce qui est utile, et seulement après ce qui est agréable. » Or, à voir Stuttgard aujourd'hui, l'étranger pourrait supposer qu'il y a énormément de choses utiles à faire; mais pour peu qu'il interroge et qu'il observe, il ne tardera pas à être convaincu que le Wurtemberg est un des pays les plus heureux et les plus prospères de l'Allemagne. Tandis que partout ailleurs on se querelle à propos des dogmes, de religion, ici on ne parle ni de protestants, ni de catholiques, ni d'infaillibilité, ni de prêtres en prison. La liberté, comme le soleil, lui pour tout le monde.

Je ne veux pas vous décrire en détail les fêtes auxquelles je viens d'assister. Les fêtes se ressemblent à peu près toutes, et celles de Paris sont restées sans rivales. Mais ce qui ne se peut voir à Paris, c'est un bal comme celui de la Wilhelma. La Wilhelma est un château féérique, un jardin enchanté comme ceux d'Arnide.

Il est situé à une heure de Stuttgard, près de Cannstadt, la riante ville de bains de la vallée du Neckar. Pour s'y rendre, on a le choix des chemins : le railway vous conduit en dix minutes, une voiture en trois quarts d'heure, et le tramway américain, qu'on appelle en allemand « le chemin de fer des chevaux, » met autant de temps qu'un simple fiacre. La voie destinée spécialement aux voitures traverse dans toute sa longueur le parc royal, qui commence derrière le château. Ce parc est d'une beauté grandiose. Les marronniers, les tilleuls et les chênes qui s'élèvent à droite et à gauche, au milieu d'un fouillis pittoresque de jeune verdure, forment un dôme infini. On se dirait sur la lisière d'une de ces anciennes retraites de la Germanie, où les ancêtres des habitants actuels erraient, la lance au poing et la tête coiffée d'une hure. Cependant, au milieu de ces sombres futaies, sourient de charmants groupes de fleurs; des oiseaux voltigent de branche en branche ; parfois, une biche ou un daim effaré s'enfuit dans les mystérieuses profondeurs. Telle est l'ancienne route, le chemin des rêveurs, des blondes jeunes filles mélancoliques, des flâneurs, des poëtes. Mais l'homme qui fait partie de l'avant-garde de son siècle le dédaigne, monte en wagon ou prend le chemin de fer américain. En suivant cette dernière voie, on descend la rue du Neckar, formée d'élégants petits palais aux tourelles gothiques et aux balcons vénitiens. C'est le nouveau quartier et le noble quartier, habité par l'aristocratie de race et l'aristocratie militaire. On y remarque la jolie villa que le feu roi construisit pour une de ses maîtresses. Il pouvait s'y glisser par une porte dérobée donnant dans le jardin de son château.

On y voit également des rues à l'état rudimentaire, mais qui n'en portent pas moins les noms flamboyants de : *rue de Champigny, rue de Sedan, rue de Werder, rue de la guerre, rue de la Victoire*. Le chauvinisme ne fleurit plus sur les bords de la Seine.

A l'extrémité de ce quartier neuf, s'ouvre la première entrée du parc et des jardins de la Wilhelma.

La Wilhelma a mis en travail, pendant de longues années, l'imagination du peuple et des voyageurs. L'entrée en était sévèrement interdite sous l'ancien roi, et l'on se demandait ce que ce vieux souverain pouvait bien faire derrière ces longs murs sombres, dans ce palais digne d'un calife, au milieu de ces jardins de roses ombragés de palmiers. On voyait, à distance, des choses extravagantes. On se racontait à l'oreille des histoires de sérail, des chapitres empruntés au *Décaméron* et aux *Mille et une Nuits*; on allait même jusqu'à parler de la folie du roi. Sa Majesté mourut : la consigne fut levée et chacun put, à son aise, se promener dans ce merveilleux jardin et visiter ce splendide palais. On comprit alors combien on avait calomnié ce roi artiste et poëte qui, sans quitter sa bonne capitale, avait voulu se transporter tout à la fois à Grenade et à Bagdad.

Quand on pénètre dans ce coin de terre magique, on dirait qu'on a devant soi le palais de quelque roi maure et exilé en Occident. Et comme Aben-Hamet à Grenade, on s'attend à voir sortir de cette demeure de fée une femme vêtue à la manière des reines gothiques, corset noir garni de jais, robe de velours et mantille croisée. On cherche du regard ces gazelles aux colliers de perles que le *Dernier des Abencérages* caressait en revenant de chez Blanca.

Si vous franchissez le seuil de ces pavillons, la vision continue plus éblouissante, plus extraordinaire. Vous parcourez une suite de salons meublés à l'orientale, avec des portières en brocart d'or, des vitraux sur lesquels brille l'étoile des nénuphars, et où se reposent des odalisques aux longs cils noirs. Un mélange, une profusion de colonnettes, de chapiteaux dorés, montent jusqu'au plafond, mosaïque de fleurs et d'arabesques ingénieusement compliqués. De ces salles merveilleuses, on passe dans des serres d'un luxe et d'une richesse incomparables, peuplées d'oiseaux qui ressemblent eux-mêmes à des fleurs.

Les jardins sont en harmonie parfaite, jusque dans la taille des arbres, avec l'architecture aérienne du palais. Les parterres imitent par leur arrangement habile les belles étoffes d'Orient, les riches tapis de Perse et de Smyrne. Il ne manque, pour que l'illusion soit complète, qu'un ciel de feu, des esclaves coiffés du turban, au lieu de cette cohue de valets de chambre et de laquais en livrée rouge et à favoris châtains; il faudrait encore, à la place de ces uhlans qui montent la garde, de fiers cavaliers en burnous, aux étriers d'argent et aux éperons d'or, montés sur des chevaux tigrés comme des léopards et faisant étinceler au soleil leur cimeterre orné de pierreries. Quant aux sultanes et aux odalisques, nous les avons vues tourbillonner dans des valses enivrantes; leurs seins blancs comme des colombes palpitaient dans un nid de dentelles, et leurs cavaliers — des princes, des généraux, des officiers chamarrés de croix et de galons — élançaient voluptueusement leur taille frissonnante. On eût dit une razzia d'almées dans le palais d'un sultan absent.

Le tableau était digne du cadre, et le feu roi devait sourire du haut de l'Edda, sa demeure dernière.

Leurs majestés ont ouvert le bal, aux sons gaillards du quadrille de la *Fille Angot*, en se trémoussant autant que leur permettaient leur âge vénérable. La grande duchesse Véra, dont la longue robe blanche dessinait un corps de statue moderne, nerveux et petit, dansait avec une grâce de silphide. La grande-duchesse Constantin, ruisselante de diamants, ressemblait à une Loreley sortant toute humide des flots.

Les dames de la cour, dont le roi avait dirigé la toilette, étaient en robes de mousseline jaune, verte, rose, de sorte que le mélange de couleurs et d'uniformes donnait au bal quelque chose d'étrange et de fantastique. Quelques dames avaient chaussé des brodequins rouges avec des broderies d'or, et leur robe, soulevée dans le tourbillon de la danse, laissait voir des bas roses, à jour, plus provoquants que le maillot.

Il n'y a pas eu de cotillon, mais on a distribué aux danseuses de charmants éventails parisiens, en souvenir de la soirée.

A cinq heures, les musiciens se sont transportés dans le grand pavillon de la terrasse, où le souper était servi.

Les invités ont passé, pour s'y rendre, une galerie close et chauffée, qu'éclairaient des lampes placées sur des piédestaux de plâtre garnis de lierre. Ils ont traversé ensuite une serre illuminée de verres de couleur, tout embaumée de parfums d'orangers, pleine de camélias blancs et roses, d'azalées et de fleurs exotiques aux tons de velours et de chair. Les yeux avaient besoin de cette caresse pour revenir de leur éblouissement.

La reine a pris place dans la première salle, ancien cabinet de travail du roi Guillaume. Le roi est allé s'asseoir dans le salon des tableaux, avec ses officiers. C'est dans cette petite salle que se trouvent deux Decamps, qui sont de purs chefs-d'œuvre, et une collection d'odalisques pâmées qui rêvent ou qui chantent, à moitié nues, dans les bras ou aux pieds de leur sultan. Les vitraux laissent passer un jour mystérieux et représentent la *Vénus au miroir*, la *Vénus couchée* du Titien, et d'autres Vénus moins antiques, mais guère mieux vêtues. Les toiles d'une obscénité grossière que Kaulbach, le peintre de la Réforme et du nouvel empire, avait peintes pour l'ancien roi ont été, me dit-on, vendues à des Américains, ce qui n'a pas empêché les journaux de Stuttgard d'annoncer qu'elles avaient été détruites.

Des tables avaient également été dressées dans la cour mauresque, au centre de laquelle un jet d'eau épanche dans un bassin de marbre une eau parfumée.

A minuit et demi, on buvait la dernière coupe de champagne en l'honneur des deux fiancés, et à une heure, on éteignait les derniers quinquets.

Des torches de résine ont été allumées dans le jardin pour le départ, mais il pleuvait à torrents : c'était le ciel qui rappelait les invités à la froide réalité des pays du nord.

L'empereur de Russie est arrivé le lendemain, il a assisté à la cérémonie du mariage, et aujourd'hui une grande revue a été passée en son honneur. Elle était annoncée pour onze heures. A dix heures et demie, notre petite cavalcade quittait Stuttgard et franchissait au galop, en quinze minutes, le parc royal qui sépare Cannstadt de la capitale. Dans ces longues allées formées d'arbres séculaires, il y a des éclaircies inattendues et ravissantes : tout à coup l'œil découvre un château pittoresquement assis sur une hauteur, ou un jardin plein d'arbustes odorants, qui rappelle l'Italie, ou encore un petit lac, émeraude perdue sous la feuillée : une Vénus rêve sur ses bords, ou une Diane chasseresse s'en approche, le doigt sur la bouche, accompagnée de ses grands lévriers. Près de Stuttgard, ce parc est un jardin comme l'était notre Luxembourg; près de Cannstadt, c'est une solitude comme la forêt de Marly.

Mais nous n'avons guère le loisir de nous laisser aller à nos admirations d'artiste et de poëte. Nous sommes obligés de guider attentivement nos chevaux : l'avenue que nous parcourons est encombrée de voitures, de piétons, de bandes de gamins, qui agitent des branches de lilas et chantent des chansons guerrières.

De temps en temps, un officier ou un général passe à côté de nous comme un éclair dans un nuage poussiéreux. Au fur et à mesure que nous approchons de Cannstadt, la foule devient plus compacte. Bientôt nous découvrons le Neckar, petite rivière qui semble refléter dans le calme de ses eaux, le caractère de l'habitant de ses rives. Nous débouchons dans une vaste plaine, entourée d'un cordon de curieux, en voiture, à cheval et à pied. Au milieu, de grandes masses étincelantes et multicolores : ce sont les bataillons qui se sont déjà massés pour la *parade*. En première ligne l'infanterie, quatre régiments ; en seconde ligne, les dragons, un régiment; derrière, les uhlans, deux régiments ; puis une batterie de krupps, avec le train. En tout, une division, c'est-à-dire à peu près 15,000 hommes.

Au coup de onze heures, les cloches de Berg et de Cannstadt sonnent à toutes volées : des acclamations retentissent au loin : l'empereur et le roi, venus en voiture jusqu'aux bords du Neckar, montent à cheval. Quand ils apparaissent avec leurs brillants états-majors, à l'extrémité du champ de manœuvre, des *hoch* partent de la foule, et les soldats, obéissant au commandement de « portez arme ! » poussent un hourra qui remplit l'espace.

Autour des deux souverains cavalcade une foule de princes, de grands-ducs,